

ISA-BELLE GRANGER

LE DERNIER FILS  
D'AVALON

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



## PROLOGUE

*Université de Bristol, Royaume-Uni, 5 mars, quelques semaines avant Ostara*

La brume cerclait les édifices du campus et rampait vers le bâtiment principal telles des mains avides venues réclamer leur dû. À travers le brouillard dense de ce matin lugubre, à peine distinguait-on les silhouettes des étudiants qui se hâtaient vers la chaleur du pavillon. La tête rentrée dans les épaules, ils s'efforçaient de conserver le peu de chaleur que leur corps transpercé par une humidité impitoyable parvenait à produire. Personne ne remarqua l'ombre immobile qui se dessinait dans une des fenêtres du second étage. Personne, sauf Patrick, qui attendait patiemment son heure.

Plus tôt, alors que l'aube tardait encore à poindre, il était passé rendre visite à Walleggh avec en tête un but très précis, mais la rencontre ne s'était pas passée tout à fait comme il l'avait souhaité.

\* \* \*

On eût cru que le temps s'était figé, tant le silence pesait lourd dans le bureau du directeur du département de littérature. Le campus étant encore pratiquement désert,

personne ne fut témoin de la confrontation teintée à la fois de hargne et de respect qui s'y déroula.

Forts de leur stature imposante et de leur personnalité trempée, Wallegh et Patrick refusaient de céder un pouce. L'un assis en face de l'autre, le visage de marbre, mais le regard en feu, ils défendaient jalousement leur position.

Cependant, devant le stoïcisme implacable de celui qui avait jadis été son mentor, Patrick perdit le duel.

— Dois-je donc comprendre que je devrais ajouter foi aux ragots qui circulent à ton sujet? demanda-t-il enfin, sans pour autant perdre son flegme.

— Tu es libre de croire ce que bon te semble, rétorqua Wallegh.

Des rumeurs avaient commencé à circuler concernant celui qu'au sein de la communauté on appelait le Vénérable. Quelque chose au sujet d'une délivrance, d'une libération longuement attendue. On disait même qu'il avait rompu le lien qui l'unissait à sa « famille », en anéantissant l'un des siens qui avait osé s'aventurer trop près de la vérité. Patrick se refusait à accorder foi à ces médisances, mais force lui était de reconnaître que personne n'avait jamais plus entendu parler de LeBreton. Et tout ça pour une soi-disant élue, une fille d'Avalon.

Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : la prophétie était sur le point de s'accomplir, et le soir de l'équinoxe du printemps, Ostara, symbole du renouveau, représentait son échéance. Patrick devait coûte que coûte savoir où Wallegh avait planqué l'objet inestimable qu'il savait en sa possession et connaître celui à qui il serait confié advenant la disparition de son propriétaire. Il n'avait pas passé le dernier siècle à suivre la trace de la sainte et réputée relique pour, si près du but, la laisser lui filer entre les doigts.

Comme Wallegh refusait catégoriquement de s'ouvrir au sujet de la simple mortelle qu'il logeait entre les murs de son manoir et qui, fort heureusement pour elle, était partie quelques jours visiter Stonehenge, Patrick en avait déduit que c'était à cette impie qu'il la léguerait, et cela lui était inacceptable, inconcevable. Autrefois, Wallegh n'avait aucun secret pour son fils spirituel.

— En gardant le silence, gronda Patrick, non seulement me prives-tu de ma propre rédemption, tu Le bafoues une seconde fois. Tu sais ça ?

Wallegh afficha un sourire narquois.

— Admirable tentative d'intimidation, mais c'est peine perdue. Je te l'ai répété cent fois, tu cours après des chimères.

— Comment peux-tu affirmer pareille ânerie ? Tu es mieux placé que quiconque pour savoir qu'Il a bel et bien fondé sur elle son Église.

— Tu oublies tes propres enseignements, mon cher. Tu sais très bien que le Christ ne s'exprimait qu'en paraboles.

Patrick jaugea son mentor quelques secondes. Il ne parlerait pas.

Tant pis ! Il ne lui restait plus qu'à trouver la fille. Il réussirait bien à lui faire cracher, à elle, où se trouvait le trésor immémorial. Après, s'appropriier son pouvoir ne serait qu'un jeu d'enfant. « Et alors, JE serai assis à la droite du Père tout-puissant ! » songea-t-il pour lui-même.

— Je ne voudrais pas te brusquer, enchaîna soudain Wallegh en regardant sa montre, mais je dois recevoir des gens d'une minute à l'autre.

Cela faisait cliché, mais c'était efficace, d'autant plus que l'excuse était fondée. Sans rien ajouter, Patrick se leva et adressa à son mentor un dernier regard.

— Dans ce cas, que le seigneur des damnés ne t'éloigne pas de ta coupe, si tel est ton désir!

Il avait à peine franchi deux mètres que la voix de Wallegh s'éleva dans son dos.

— C'est bien mal me connaître, que d'espérer pouvoir l'atteindre une fois que je serai mort.

Patrick ignora la pointe de tristesse que ces mots suscitèrent en lui et sortit sans honorer la réplique de ce frère, de ce père qu'il ne reverrait jamais plus.

Il parcourut le dédale de couloirs et d'escaliers qui le menèrent à la sortie de l'université. Il buta dans un tournant contre trois hommes impeccablement vêtus, mallette à la main. Reconnaisant l'un des avocats les plus respectés du Royaume-Uni, Patrick ne mit qu'une seconde pour deviner la raison de leur présence.

Il s'éloigna du bâtiment sans toutefois quitter le périmètre de l'imposant édifice et, insensible à la désagréable morsure de l'humidité, s'installa sous l'arche d'une galerie. Il avait tout son temps.

\* \* \*

À la fenêtre, la silhouette était toujours immobile. Wallegh observait les gens qui s'activaient, qui vaquaient à leurs occupations, l'esprit coincé dans leur immédiat chargé et exigeant. Son esprit à lui aussi fonctionnait à plein régime. Il devait voir à tout avant que la fin arrive, que tout soit accompli.

L'entretien qu'il avait arrangé avec son notaire, son avocat et son planificateur financier venait de prendre fin. Les choses étaient en règle. Tous les biens qu'il avait acquis au cours de sa très longue existence, ses propriétés,

ses avoirs qui n'étaient pas moindres, de même que son impressionnante collection d'œuvres d'art allaient être distribués à des fondations ou à des musées; quant à ses liquidités, elles iraient à des fiducies.

Des arrangements précis avaient également été pris relativement à certains objets personnels que Wallegh tenait à léguer à des êtres chers en particulier, qui se compaient sur les doigts d'une main. Le premier concerné était Philip, son assistant, qui allait hériter de Redmill et du manoir, sous condition de garder Mina et Jean-René à son service. Les rentes qui seraient versées à ses deux fidèles domestiques leur assureraient une vieillesse plus que confortable. C'était le moins qu'il pouvait faire pour eux, après tant d'années de loyauté et de dévouement. L'intendante et le chauffeur ne s'étaient pas détournés de leur maître, même lorsqu'ils avaient été mis au courant de la nature réelle du grand homme chauve pour qui ils travaillaient. C'était un zèle qui se récompensait.

Il y avait aussi Éloïse. Sa rédemptrice. Sa mort. Elle ne serait pas en reste. La jeune femme avait demandé à Wallegh de l'empêcher de se souvenir, une fois que tout serait achevé, de ne pas la laisser vivre avec ses fantômes jusqu'à sa propre mort. Il avait acquiescé, mais c'était là une bien piètre gratification, comparée à ce qu'elle allait lui offrir.

À travers la brume, Wallegh aperçut l'avocat, le notaire et le comptable qui sortaient par l'entrée principale. Le trio marcha quelques instants comme un seul homme et se scinda sur un échange de poignées de mains pour permettre à chacun de prendre sa propre direction. Les dés étaient jetés. Il ne restait plus à Wallegh qu'une seule tâche à accomplir.

Il s'éloigna de la fenêtre et alla se servir une coupe de vin rouge, sans voir le profil distinctif de Patrick émerger du couvert de l'ombre et se faufiler derrière le notaire.

Pour une des dernières fois, Walleggh s'empara de la petite fiole de verre teinté pourpre qu'il gardait sur lui en permanence et qui contenait l'essence vitale d'Éloïse, son sang. Il en fit glisser une seule goutte dans le bordeaux et la mélangea habilement au vin en tenant la coupe par le pied. Il huma le bouquet du liquide et y trempa ses lèvres. Sublime !

Il s'assit derrière son imposant bureau dans le but de rédiger deux lettres. Son bien le plus précieux allait être restitué à son propriétaire d'origine et Walleggh allait du même coup lui confier une mission de la plus haute importance. Des vies allaient être en jeu, des vies auxquelles il tenait, et Walleggh devait faire en sorte qu'elles soient préservées. Certains individus de la communauté, dont Patrick, n'acceptaient ni ne comprenaient sa décision de vouloir en finir et ils allaient réclamer vengeance. Il le savait.

Quant à la seconde lettre, il s'agissait d'une copie conforme de la première. Toutes deux seraient postées au même moment lorsque la prophétie serait accomplie, pas une seconde avant. Philip y verrait.

Walleggh se saisit d'une feuille dont la texture rappelait celle du parchemin et traça les premiers mots, sans hésiter.

\* \* \*

— Messieurs, ce fut un plaisir de faire affaire avec vous.

Le notaire présenta sa main droite tour à tour à son confrère du monde des finances et à celui du monde du droit. Ils se saluèrent d'un hochement de tête bref et respectueux et allèrent chacun leur chemin.

Ce ne fut qu'après avoir franchi une centaine de mètres que maître Williams se rendit compte que le claquement qui retentissait sur la chaussée ne provenait pas que de ses propres talons. Il se tourna, mais, dans le brouillard qui s'étendait toujours, il ne vit personne. D'autres pas faisaient pourtant écho aux siens.

Le notaire ralentit l'allure pour constater que la cadence derrière lui imitait la sienne. Il accéléra et le même phénomène se produisit. Quelqu'un le suivait.

Il n'avait qu'une courte distance à franchir avant d'atteindre sa voiture, mais elle lui sembla tout à coup incroyablement longue. Alors qu'il pressait le pas, sa main serra un peu plus fort la poignée de sa mallette. Les documents qu'elle contenait valaient de l'or.

Enfin, la voiture fut en vue. Maître Williams enfouit la main au fond de sa poche pour prendre ses clés. Il ne baissa la tête qu'une seconde. C'était plus qu'il n'en fallait à Patrick.

Le notaire s'immobilisa, sidéré. Nonchalamment adossé à la portière, les bras croisés, un homme semblait l'attendre. D'où l'inconnu était-il sorti? Comment avait-il fait pour surgir comme ça, de nulle part? Les pas qui avaient semblé le suivre pouvaient-ils être ceux de cet individu aux intentions évidentes dont le regard était rivé sur le porte-documents?

Le nouveau venu planta brusquement ses yeux d'un gris irréel dans ceux de l'homme de loi et les traits de son visage se métamorphosèrent en une vision cauchemardesque, tandis que de ses lèvres s'échappait une voix sinistre.

— Notre Père qui régnez en enfer, que Votre volonté soit mienne dès maintenant, je le veux...

La bagarre ne dura que quelques secondes. Aussi

rapidement qu'il était apparu, Patrick se fondit dans le brouillard, emportant avec lui la précieuse serviette du notaire de Walleggh.

Maître Williams gisait sur le trottoir, le cou ravagé, déchiqueté par d'abominables et fatales morsures. Lorsque les *bobbies*<sup>1</sup> feraient la macabre découverte, Patrick serait déjà loin. En faisant bien leur travail et en espérant que personne ne s'en empare avant eux, ils trouveraient la mallette et son contenu intacts à quelques mètres seulement du cadavre. Quant à l'assassin, il serait introuvable, il se serait volatilisé. Tout le monde croirait à un meurtre gratuit. Personne ne saurait ni ne se soucierait du fait que Patrick détenait l'identité et les coordonnées d'Éloïse.

---

1. Les policiers britanniques sont ainsi surnommés en l'honneur de Robert Peel, qui a fondé Scotland Yard en 1829.

# 1

## DECRESCENDO

*Montepulciano, région de la Toscane, Italie, 13 avril*

C'était là. Précisément là, lorsque le premier mouvement de la symphonie amorçait son poignant *allegro con brio*. Vielle ferma les yeux de bonheur et laissa son être vibrer une fois de plus au son de cette pièce fantastique qui, entre toutes, était sa préférée. Perdue dans les images que la troublante mélodie faisait naître en elle, la jeune femme n'entendit pas la sonnette retentir. Quelqu'un se tenait devant sa porte avec un imposant colis à lui remettre.

Elle se pencha un peu plus vers les touches, ses doigts martelant l'ivoire sans merci, exactement comme le lui avait montré le maestro. Elle aimait reproduire au piano certains extraits de ses pièces préférées, même s'ils avaient d'abord été conçus pour un ensemble à cordes. Elle s'en balançait éperdument. Elle ne respectait que très rarement les règles, d'ailleurs, et ne vivait que pour le plaisir.

Avec vigueur, elle joua les dernières notes et accompagna l'accord final d'un fervent hochement de la tête, comme pour honorer son noble instrument. L'émoi se serait prolongé, n'eût été les coups précipités frappés avec insistance à sa porte.

Insultée qu'on ose aussi vulgairement interrompre son moment de plénitude, elle tourna subitement la tête vers le vestibule et laissa ses sens la renseigner sur l'identité des indésirables. Ils étaient deux. Des hommes.

Vielle se réjouit. Peut-être se permettrait-elle de venger son... coït interrompu ?

Elle se leva, lissa sa jupe à taille haute sur ses hanches généreuses, s'affubla d'un sourire dévastateur et alla ouvrir. Les talons effilés de ses chaussures d'un vert criard claquaient sur les tuiles de céramique dans un tempo lent et régulier. Elle ouvrit toute grande la porte et admira sans gêne les visiteurs. Grands et robustes, bâtis pour le travail physique, ces deux livreurs feraient une excellente... collation. L'un portait une casquette qui semblait trop petite pour sa tête, l'autre avait les cheveux attachés sur la nuque.

— Messieurs ! les salua-t-elle. Vous... désirez ?

Son visage mutin affichait une candeur rafraîchissante, mais son regard de braise envoyait un tout autre message. Vielle s'amusa du coup de coude à peine perceptible qu'échangèrent les deux compères. Elle les tenait dans son filet.

Le livreur à la casquette se ressaisit et balbutia qu'ils avaient un paquet pour une certaine... Il fronça les sourcils et consulta le bon de livraison, incertain de la prononciation du nom qui y était inscrit. La jeune femme vint à son secours.

— Vi-elllle, exagéra-t-elle, en laissant poindre sa langue rosée entre ses dents, telle une caresse, une promesse.

Le regard du livreur s'alluma.

— C'est vous ? demanda-t-il.

— C'est moi, ronronna-t-elle. Et qu'avons-nous là ? Oh, mais nous sommes loin du simple paquet ! Qu'est-ce qu'il y a dans cette caisse ?

L'étincelle lubrique qui animait son regard bleu fit place à une curiosité patente.

— Aucune idée, répondit l'homme. Tout ce qu'on peut vous dire, c'est que la caisse est arrivée par avion et qu'elle provient d'Angleterre.

— Vraiment? s'exclama Vielle en fronçant les sourcils. Eh bien! venez, suivez-moi. Vous la déposerez dans le séjour.

Elle leur tourna le dos et, sans attendre, traversa le vestibule. Elle se posta dans la pièce située à droite de l'entrée, consciente du regard des deux hommes posé sur ses rondeurs toutes féminines. Mais l'envie d'un amuse-gueule lui était passée. Le contenu du colis l'intriguait trop, sans compter le pressentiment soudain qui avait figé un rictus sur ses lèvres en forme de cœur.

En s'efforçant de ne rien laisser paraître de son trouble, elle regarda les coursiers passer de larges courroies autour de leurs solides épaules pour d'abord soulever la caisse, puis la poser au pied du foyer.

— Vous savez, c'est sacrément lourd, observa celui qui avait les cheveux longs. Voulez-vous un coup de pouce pour l'ouvrir?

Et son collègue de renchérir, dans un superbe élan de drague sans finesse:

— Nous ne voudrions pas que vous abîmiez vos si jolies petites mains de musicienne. Vous semblez avoir une dextérité exceptionnelle...

Vielle contempla ses mains un instant et, d'une gracieuse rotation du poignet, tourna ses paumes vers le haut. Elle s'attarda une seconde sur sa ligne de vie, la caressant du bout de l'ongle. Tous ces chemins qui y étaient imprimés...

Relever l'allusion aurait été un jeu d'enfant, mais elle s'en garda.

— Votre proposition est tout à fait charmante, l'assura-t-elle, mais je saurai me débrouiller.

— Vous en êtes certaine? Vous savez, mes propres mains sont également très habiles; il me suffirait de quelques minutes pour...

«Vantard!» se dit Vielle.

— C'est très gentil, le coupa-t-elle, mais je ne voudrais pas vous mettre en retard dans votre horaire. Je ne vous retiens pas plus longtemps.

Derrière le sourire charmeur, le ton était ferme. À regret, l'homme abdiqua. À la dernière seconde, il songea à lui remettre sa carte professionnelle, mais quelque chose dans le regard de la jeune femme l'en dissuada.

— C'est bon, dans ce cas, on vous laisse avec Mozart.

— Beethoven, corrigea Vielle.

— Ah oui, la neuvième symphonie, hasarda l'homme.

— Cinquième, chuchota-t-elle en plissant son nez ravissant.

Le charme était définitivement rompu. Elle allait refermer la porte sur leur départ lorsque l'un d'eux se tourna vivement.

— J'oubliais! On nous a dit de vous mentionner que vous trouverez une lettre dans la caisse. Il vous faut la lire d'abord et ouvrir le colis ensuite.

— *Perditi*<sup>1</sup>... articula-t-elle entre ses dents, tout en leur faisant un petit salut de la main.

Vielle se retrouva enfin seule avec son colis, sachant que les deux acolytes n'auraient pas aussitôt regagné l'habitable de leur camionnette qu'ils donneraient libre cours à leurs commentaires salaces à son sujet. D'ordinaire, elle s'en serait amusée, régaler même, mais son esprit était uniquement tourné vers la boîte qui trônait dans la salle de séjour.

---

1. «Va donc te perdre» (italien).

Vielle connaissait beaucoup de gens partout sur la planète, mais, en Angleterre, très peu, et c'était bien ce qui lui nouait l'estomac.

Elle s'agenouilla devant le coffre et fit une entorse à une règle d'or que lui avait inculquée le maestro et que, d'ordinaire, elle observait scrupuleusement. Malgré la force extraordinaire qui l'habitait, elle devait considérer ses mains non pas comme des accessoires ou de la machinerie, mais comme des bijoux précieux.

— *Scusami, mio amore...*

Vielle dégagea frénétiquement le coffre de son encombrant emballage, fit pivoter les trois pinces rotatives du couvercle et l'ouvrit sans jeter le moindre regard sur l'enveloppe soigneusement enchâssée sous la fenêtre coulissante.

Son intuition ne l'avait pas trompée.

— Wallegh...

Sa voix n'était qu'un faible murmure, une plainte. Ses yeux s'embruèrent et elle se maudit de ne pas avoir pris le temps de lire la lettre.

Du bout des doigts, elle effleura l'objet bien calé dans son cadre de styromousse compacte. La surface en était aussi rugueuse et froide que dans son souvenir et le temps n'en avait nullement altéré la couleur, d'un jaune miel très pâle.

Seul Wallegh avait pu la lui restituer. Et, s'il l'avait fait, c'était assurément parce qu'il était... qu'il avait...

Vielle chercha à adoucir la réalité en enjolivant les mots qui surgissaient dans son esprit, en se disant qu'il avait trouvé la paix, que la prophétie était accomplie, qu'il avait rejoint sa sœur bien-aimée, qu'il n'errait plus, ne souffrait plus, mais la vérité était là, toute crue : Wallegh était mort.

Avant que le mascara ne laisse sur sa joue une traînée disgracieuse, elle écrasa une larme du bout de son majeur. Elle avala le sanglot qui lui nouait la gorge et referma la malle. Son regard tomba sur la lettre prisonnière de sa cage transparente. Vielle fit glisser le panneau coulissant et s'empara de l'enveloppe cachetée.

Elle s'installa en position semi-assise, en ramenant ses talons sous ses fesses. Ses doigts tremblèrent légèrement lorsqu'ils glissèrent sous le pli pour le décacheter. Avec une grande délicatesse, elle saisit le feuillet et déposa l'enveloppe par terre, à ses genoux. Wallegh utilisait toujours du papier parchemin pour lui écrire. Il connaissait son goût pour les belles choses.

Vielle fit un effort pour refouler ses larmes et posa enfin les yeux sur l'écriture fine et serrée de celui qui, autrefois, avait été son compagnon, complice et amant.

\* \* \*

*Ma douce Vielle,*

*En lisant ceci, tu auras compris que ma quête a enfin connu son dénouement. La septième fille d'Avalon a trouvé le chemin jusqu'à moi et m'a libéré du maléfice qui nous retenait prisonniers d'une vie misérable, ma sœur et moi. Tu seras étonnée d'apprendre que l'élue n'appartenait pas, comme nous, à l'Ancien Monde, ainsi que je l'avais toujours imaginé, mais au nouveau. Elle est québécoise.*

*Son prénom est aussi mélodieux que le tien, empreint à la fois d'une noblesse et d'une force inouïe : Éloïse. L'automne dernier, elle laissait derrière les deux hommes de sa vie, son frère jumeau taré et son amoureux, pour voler vers son destin, ignorant alors que c'était moi qui en tenais les ficelles. Dès son arrivée à Bristol, elle s'est liée d'amitié avec Philip, mon assistant, qui la secondait et l'appuyait à*

chacun de ses pas. C'est lui, d'ailleurs, qui lui a révélé l'existence de la prophétie qui a fait de moi un homme maudit.

Au fil de ses recherches et de ses visites des hauts lieux de la légende arthurienne, autour de laquelle s'articulait sa maîtrise, Éloïse a peu à peu compris qui j'étais réellement et a deviné que, comme toi, j'étais une créature de la nuit. Je la revois me brandir la croix de Jeanne d'Arc au visage lorsqu'elle m'a démasqué. C'en était presque drôle. Mais il en fallait, du courage, pour se tenir droite devant un vampire et réclamer des explications. Et j'ai tout débâillé. Enfin, presque.

Elle ne sait rien encore de Beltane<sup>1</sup>, tant à propos de sa signification que des choses qui viendront à échéance à ce moment-là. Je lui ai par contre exposé une partie du passé inconnu de sa famille, de ses ancêtres écossais et de leur lien direct avec Excalibur et le Graal, et nous sommes allés voir l'épée en question à Édimbourg. Bien sûr, il y avait aussi la pierre, et c'est la raison pour laquelle je t'écris cette lettre. Tu connais son histoire et son véritable pouvoir. Sur elle les monarques écossais ont longtemps juré d'honorer leur couronne et c'est aussi avec l'épée forgée à même le Graal de mon frère qu'ils ont régné. Tu n'es pas non plus sans savoir que c'est au cœur de cette pierre qu'Uther Pendragon a fiché Excalibur et qu'elle y est restée jusqu'à ce que je l'en retire.

Tu vois, Vielle, les deux sont indissolublement liées et c'est ainsi que je vous vois, que je vous veux, Éloïse et toi, sans quoi la pierre sera perdue. J'ai reçu ce matin la visite d'un fils que je n'avais pas revu depuis des lunes et qui, je le crains, a pour dessein de s'en emparer. Patrick croit que c'est à Éloïse que je la léguerai, mais il ne sait rien de toi. Il ne songera pas à te pourchasser.

J'ignore dans quel état se trouvera Éloïse après Ostara, lorsque tout sera terminé, mais elle m'a demandé d'effacer sa mémoire afin de ne pas vivre avec le poids du souvenir et je lui en ai donné ma parole. Par contre, si les choses devaient mal tourner, si je n'avais pas

1. Fête païenne de la fertilité célébrée le 1<sup>er</sup> mai.

*le temps de manipuler suffisamment son esprit, j'ai chargé Philip de lui expédier une copie de la lettre que tu tiens en ce moment même, afin qu'elle sache que mon intention première était sincèrement d'honorer son souhait de tout oublier, en plus de lui apprendre ton existence.*

*Aussi, je redoute que ma mort ne vienne créer des remous au sein de notre communauté et je crains qu'on ne tienne Éloïse pour responsable de mon décès, malgré le fait que le vœu de mourir soit mien. J'ai pour cette jeune femme énormément de respect, tant pour son intelligence que pour sa personnalité, sa fougue et sa passion. Je refuse de penser qu'elle puisse subir les contrecoups de ma décision et qu'elle soit l'objet de représailles ou de vengeance. Morgane ne le voudrait pas plus que moi.*

*Par ailleurs, il faut que tu le saches, c'est nous qui avons supprimé Maurice LeBreton. Nous n'avions pas le choix. Tu connais donc le danger qui la guette et c'est pourquoi j'insiste, très chère et vieille amie. Je voudrais que tu te rendes auprès d'Éloïse et que tu te fasses son ange gardien quelque temps, histoire de voir à ce que son retour à la vie quotidienne se fasse le plus sereinement possible.*

*Dernière chose, j'ai pris les dispositions nécessaires pour que jamais Éloïse ne manque de quoi que ce soit. Tu trouveras ci-joint une copie de mes actes testamentaires. Quant à toi, lumière de mes nuits, je te rends ce qui t'appartient. Garde la pierre aussi précieusement que je l'ai fait moi-même, à l'image de ce que représentait pour moi ton cœur.*

*À présent, tout est dit. Je t'en prie, veille sur elles. Fais cela pour moi et nous serons quittes.*

*Wallegb*

Vielle ferma les yeux.

De l'autre côté de l'océan, Éloïse posa lentement la lettre sur ses genoux en refrénant difficilement son envie de vomir.